

Hormis le fait d'être à mon sens un excellent album* qui a pu résonner maintes fois dans l'atelier, « take me to your leader » fait aussi office de phrase-cliché dans bien des films de science fiction, bien souvent attribuée aux envahisseurs débarquant sur terre.

Plus qu'un basique « conduisez-moi à votre chef », répétition mentale aidant, celle-ci est rapidement devenue « conduis moi à ta source ».

Il sera donc ici plutôt question de source, de matériau (au sens large).

Réunir des travaux qui questionnent eux-mêmes leur origine, au sens où celle-ci serait un fantôme, l'oeuvre devenant indépendante de l'objet qui lui aurait donné naissance, empreinte ou portant les stigmates d'un cheminement de travail, une image qui conduirait à une autre.

Convoquer de l'information comme dans les pièces de Florian Cochet, à commencer par « Les quotidiens », monochromes au velouté profond résultants d'un geste fort, celui de frotter l'intégralité d'un journal, d'en extraire jusqu'à la dernière goutte d'excédent d'encre pour finalement obtenir un double informe au contenu vertigineux. Absence toujours avec ces journaux peints en blanc, volume équivalent à un an de « Le Monde ».

Glissement vers le travail de Mireille Blanc, qui viendrait combler ce manque de mise en page avec l'image peinte d'une planche de l'Atlas mnémosyne d'Aby Warburg. Si Warburg englobe l'Histoire de l'art en proposant des associations dépassant de loin toute notion chronologique, Mireille Blanc vient englober ses images sources dans la peinture avec cette touche onctueuse dont on ne sait jamais vraiment si l'on veut la voir ou la toucher tant la proximité de ses sujets appelle à quelque vérification empirique.

Touche aussi dans les peintures de Bruno Vanderaert, à la fois gestuelle et contenue selon le découpage pictural de la composition, qui nous emmène doucement vers l'effacement, d'un travelling sur l'horizon d'où la lumière jaillit, contaminant ce bassin de refroidissement nucléaire qui s'irradie et s'occulte lui-même, pour finir sur cet observateur pourtant contraint à la cécité.

Aveuglement chez Coraline de Chiara aussi, par recouvrement d'un document à la cire, faisant presque office d'ex-voto, apparition et disparition alternée dans la vidéo « L'aval », ou encore fondu avec « Royal mail ship » dont on ne pourra que parcourir la surface et non les lignes d'écriture qu'aurait bien pu contenir cette épave transformée par le temps.

C'est d'ailleurs bien la question du temps que l'on peut se poser devant les sculptures de Romain Métivier, artefacts dont l'année de fabrication fait pourtant partie intégrante du titre, ou plutôt du « sans titre » agrémenté de la couleur de la pièce. Positionnement plastique qui laisse ouvert à l'interprétation d'une potentielle utilité de ces objets, fragments d'une civilisation passée ou à venir, peut-être simplement ailleurs.

On retrouve ce temps fossilisé dans les objets que Maude Maris produit puis peint. Il sont de ceux dont on cherche l'origine, moulages et donc images, orphelins de leur contexte, à la fois flottants et bien assis dans un espace virtuel, affirmant toute leur présence dans la matérialité du tableau, ou en sortant même pour venir ponctuer l'espace (« Sans titre » les sceptres), jouant finalement d'un aller-retour incessant.

Jeu de mise en abîme aussi avec le travail de Baptiste Caccia qui présente ici le livre « Croix sur panneau », retour sur la série de toiles éponyme. Motif répété jusqu'à l'épuisement (de son auteur puisque l'on épuise pas un fantôme), recadrage, retournement... Celui-ci explore son sujet en profondeur, autant en faisant apparaître qu'en faisant disparaître l'image par une succession de couches de peinture et sérigraphie, processus infini avec lequel l'image cède sa place au tableau autonome.

Guillaume Ginet, lui, fait régulièrement allusion à la mythologie autant qu'à la psychanalyse. On reconnaîtra Sigmund Freud privé de son regard, apparaissant d'ailleurs dans l'envers du décor créé par « Non-dit », panneaux articulés jouant le même type de rôle qu'un certain tableau d'André Masson chez Lacan. Le tout logiquement précédé par « Jocaste », sculpture dont le socle fabriqué à base d'un plateau d'atelier laisse entrevoir son origine.

*King Geedorah, Take Me to Your Leader, 2003